

## Une lune rouge brouillée de nuages

Danielle Fournier

Number 136, February 2013

Ouvrir le XXI<sup>e</sup> siècle : anthologie de 80 poètes québécois et français

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68589ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Fournier, D. (2013). Une lune rouge brouillée de nuages. *Moebius*, (136), 77–80.

## Danielle Fournier

### UNE LUNE ROUGE BROUILLÉE DE NUAGES

*Pour mes enfants  
et tous les autres*

Au début, il y avait le silence, que le silence, le chant des oiseaux et une nuit comme si elle n'existait que là, dans cette nuit même.

Sont venus le vent, les couleurs rose très pâle des pommiers en fleurs à la mi-mai, une absence si douloureuse qu'elle n'avait pas de forme, une absence dont on ne se rend compte que par le silence qu'elle porte en elle.

Les clématites, les pivoinés, la pervenche, le muguet, les iris, les jonquilles, les hémérocailles, mais aussi la prêle et le pissenlit devant les vêtements à sécher au soleil.

Pendant quelques heures, nous fûmes heureux que cela soit si simple.

\*

Il y avait la colère et la déception venue de la colère, une entente secrète entre les deux : l'ai autour empli de fumées, de gaz. Et la peur, une peur si fine entrée par intervalles dans le corps, surgissant sans honte : avec sa lumière d'argent.

Des mains tendues, des bâtons levés, des yeux cernés, crevés, des oreilles devenues sourdes de trop de bruits, des voix éteintes, cendrées, des pas dans tous les sens, de tous les horizons, vers l'éclipse du soleil, à droite de la montagne.

Obliger à tricher avec les heures, l'oranger du soleil qui tombe sur la ville, ils marchèrent têtes hautes, prêts à tout, s'imaginant qu'ils avaient le temps devant eux. Installés là, jamais partis de ce lieu précis entre le rêve et la réalité du rêve.

Une vallée, celle du fleuve, du Saint-Laurent et une ombre, celle des arbres aux bourgeons en forme de coquilles de pluviers dorés. Dans le bleu du ciel, la trace blanche d'un avion, sur la terre, le route des tracteurs et l'odeur des hommes revenus noirs des champs.

\*

Il y avait donc des humains en péril de vivre dans l'invisible fuite des bonjours — Ah! T'es là! Oui, juste là, entres les granges et les ormes, quand on a déjà oublié le jus de bouleaux. Restent dans les rues les traces de la résistance et des pétales de roses.

Au bout des doigts, des univers infinis, et aux yeux, des regards tournés vers des ailleurs futurs, des mots tendres, doux, un tintamarre de jeunes joueurs d'instruments inventés pour l'occasion.

C'était l'occasion de dire que ce jour-ci ne ressemble pas à celui d'hier, qu'il est vivant d'aujourd'hui et qu'il est l'avant-goût d'un printemps aux racines vigoureuses dans un ciel rempli de rires. J'écris cette lutte du feu et du bruit aux heures encore claires quand l'été n'est pas encore arrivé. Je lis un corps tissé au mien, ce corps pris dans son enfance et les songes. Sur la table, une bouteille cassée, vestiges des crépuscules où il n'y a plus de dieux, mais de la haine dans les yeux et dans la bouche.

\*

Travaille le sol, livre, écrire, méditer, étudier, toucher les feuilles éprises de lumière, de ce qui, ici, s'appelle aulne ligneuse. Recommencer à mettre un pied devant l'autre, tendre la main, regarder le jour se lever.

Tous les jours ont une aurore, aussi brumeuse soit-elle, et dernière elle, des silhouettes vivantes vont sur des chemins de galets entre le fleuve et la montagne.

\*

Il y a encore tout à dire du jardin et des oiseaux, il y a tellement à venir de la terre elle-même qu'il n'y a pas de lettres ni de mots pour dire le motif de la chair, sa musique. Malgré la longueur des ruelles.

Certains brûlent pendant que d'autres roulent sur des autoroutes de sang. Parmi d'autres, certains vont jusqu'à hurler ce qui se tait entre les poumons, au carré rouge du cœur.

\*

Notre histoire ne s'arrête pas ici. Elle recommence, boucle sans fin ni fond, elle recommence à débiter ici, entre la grève et les autres rives du fleuve si grand qu'il prend tout le paysage. On dirait une marée humaine.

Ils sont là, serrés et accroupis en bandes serrées, les mains tenant d'autres mains. Ils n'oublient pas, ils voient, les yeux bleus et lunaires, des mots qui explosent, telles des hirondelles en vol.

Des lieux irradiés et en ces lieux, longés par des voix photographiées, des voix que l'on reçoit. Ce n'est pas la nuit qui approche. L'aube et le jour apportent des flots de rire.

\*

Au début, il y avait le début du ciel ce que l'on nomme le firmament ou la voûte céleste, la voie lactée des femmes qui nourrissent leur enfant, sous les poussières des saisons.

Le temps se défait aujourd'hui, mardi en fin d'après-midi et je sens la profondeur sculptée de cette couleur des arbres, cette odeur de terre mouillée, foins coupés. Les oiseaux continuent leur chant en silence et d'arbre en arbre, ils courtisent la lumière.

N'y a-t-il que quatre saisons ?

J'écris rouge pour carré, pour monde puisque celui-ci s'ouvre et doit le faire, jusque entre dents, coups et blessures, ecchymoses, quand reste entre la vie et la mort, la vie, juste elle.

Montréal, ce soir, n'a aucun nom.

Et pourtant.

\*

En la demeure restent des armes qui portent pour nom désir, amour, main et cœur, oui pour nom et pour corps, avant que la violence des matraques ne soit annoncée.

Il n'y a de moi à eux qu'un mot qui porte tous les noms, surtout celui que l'on murmure deux fois – la première avant de dormir et l'autre, avant de s'endormir. Et le rouge dans tous ses états, insulté, blessé, et humilié.

Et dire que vous veniez de moi et que vous continuez celle qui m'a donné naissance un jour d'octobre, comme aujourd'hui, mais à l'automne.

La force des uns, le dos des autres. Dites-moi dans votre langue comment les mots liberté et droits se déclinent à l'ablatif, au nominatif et de quelle racine ils jaillissent.